

Bergen, Véronique, L'ontologie de Gilles Deleuze, Paris, L'Harmattan, 2001, 793 pages.

Alain Beaulieu

Volume 29, Number 1, Spring 2002

Spinoza sous le prisme de son anthropologie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009577ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009577ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, A. (2002). Review of [Bergen, Véronique, L'ontologie de Gilles Deleuze, Paris, L'Harmattan, 2001, 793 pages.] *Philosophiques*, 29(1), 165–167. <https://doi.org/10.7202/009577ar>

kegaard, tout en jetant un éclairage neuf sur certaines notions oubliées, comme le renferment sur soi, le don et la dette infinie. On doit reconnaître que l'A. gagne son pari, c'est-à-dire qu'« il montre comment la biographie de Kierkegaard se prêle, au plan même de la chronologie, à une analyse structurale » (p. 325).

Après la très longue lecture de l'ouvrage, nous nous demanderons toutefois si l'enquête psychologique ne met pas trop l'accent sur le *bios* au point d'oublier le *logos*. Le fait de suivre une thématique, aussi riche soit-elle, nous empêche de bien saisir, contrairement à ce qu'affirme l'A., la chronologie des événements de la vie de Kierkegaard. En utilisant les *Papirer* comme source première, nous avons parfois l'impression que la philosophie de Kierkegaard, que cherche à saisir l'A., disparaît dans la grille qu'il plaque sur l'œuvre. On regrettera que l'analyse ne prenne pas suffisamment en compte les pseudonymes, qui sont autant de visages que d'auteurs, autant de noms que de positions dans la topologie existentielle. Mais cela ne saurait voiler l'intérêt de l'ouvrage qui, dans les études kierkegaardiennes, aura une place de choix. Il faudrait même remercier l'A. d'avoir confronté si intelligemment la pensée de Kierkegaard à elle-même, de l'avoir mesurée à des passages rares et pertinents, de l'avoir inscrite dans sa possibilité existentielle, ce qui rappelle que la philosophie de Kierkegaard est non seulement organisée méthodiquement et structurellement, mais qu'elle est d'une complexité irréductible qu'il faut plus que jamais chercher à penser.

DOMINIC DESROCHES

Université de Montréal

Bergen, Véronique, *L'ontologie de Gilles Deleuze*, Paris, L'Harmattan, 2001, 793 pages.

La question de l'ontologie deleuzienne est sur le point de devenir un thème classique de la philosophie contemporaine continentale. On sait que la pensée de Deleuze s'inscrit dans le mouvement des philosophies dites « post-structuralistes » dont la méthode consiste à détruire l'idéal identitaire et la conscience historique en vue de saisir la nature événementielle du devenir compris comme suite de répétitions non identiques. Deleuze, à l'instar de quelques-uns de ses contemporains (Derrida, Lyotard, Foucault), est un philosophe de la différence unilatérale pour qui le plus déterminant pour la pensée demeure toujours lié à des rencontres inconditionnées. Dans ce contexte où règne en maître la discontinuité historique, subsiste-t-il une relation univoque entre les événements ? Quelle est la nature des enchaînements événementiels ? En quoi consiste le temps de l'événement ? Comment articuler l'être et la notion d'événement ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles s'attaque Véronique Bergen dans l'analyse qu'elle nous présente de l'ontologie deleuzienne.

La question de l'univocité de l'être est au cœur de la pensée deleuzienne. Elle constitue d'ailleurs le principal motif philosophique de *Différence et répétition* (Paris, PUF, 1969) considéré par plusieurs comme le *Hauptwerk* de Deleuze. L'ontologie deleuzienne a suscité de nombreuses réactions. Alain Badiou a par exemple inscrit la pensée deleuzienne dans le prolongement de l'entreprise heideggerienne. Cependant il ne s'agit pas, pour le Deleuze de Badiou, d'opposer le mystère de l'être à l'étant maîtrisable, mais plutôt d'expérimenter l'être dans un unique plan selon les diverses modalités de la synthèse disjonctive (cf. A. Badiou, *Deleuze. « La clameur de l'être »*,

Paris, Hachette, 1997). Pour notre part, nous avons cru bon de distinguer un premier Deleuze réformateur de la doctrine heideggerienne, et un second, explorateur des frontières chaotiques de la vie (thèse de philosophie, Université Paris VIII, 2001). Véronique Bergen propose une nouvelle approche de la pensée deleuzienne. Il ne s'agit pour elle ni de considérer l'ontologie de Deleuze comme une réforme du projet heideggerien, ni d'assimiler une partie de l'oeuvre deleuzienne à un vitalisme. Bergen défend plutôt une sorte de voie mitoyenne où elle rapproche l'ontologie deleuzienne (inséparable d'une pensée vitaliste) (p. 675) de la dialectique hégélienne (p. 11 et 994).

Cette thèse provocante ébranle les convictions de tout bon deleuzien qui se respecte. Pour la rendre plausible, Bergen doit parvenir à montrer que Deleuze s'est compromis avec Hegel et avec la méthode dialectique qu'il déclarait pourtant être ses ennemis numéro un. Si on s'en tient à la lettre deleuzienne, la dialectique de Hegel ne parvient jamais à penser la vraie nature du mouvement. Tout au long de son oeuvre, Deleuze cherche précisément à penser des mouvements discontinus qui se dérobent aux fondements historiques. La sortie hors de la philosophie de l'histoire constitue d'ailleurs un geste constitutif de la pensée deleuzienne. Deleuze quitte le domaine de la dialectique historique fondé sur la logique des contraires, le travail du négatif et l'idéal de réconciliation, pour donner des droits à ce qu'il considère être le mouvement véritable, c'est-à-dire à des devenir pleinement affirmatifs dégagés des lois asservissantes et contre-expressives qui gouvernent la philosophie hégélienne de l'histoire. « Hegel fait le mouvement, écrit Deleuze, et même le mouvement de l'infini, mais comme il le fait avec des mots de la représentation, c'est un faux mouvement, et rien ne suit » (*Différence et répétition*, p. 73-74). Toute l'oeuvre de Deleuze peut être lue comme une exploration des mouvements qui échappent à la représentation. On comprend donc que, du point de vue de la pleine affirmation deleuzienne, le recours à la négativité comme moment du devenir dialectique puisse difficilement rendre compte des événements. Suivant la lettre deleuzienne, la dialectique demeure donc incompatible avec l'ontologie des puissances d'individuation.

Comment Bergen peut-elle alors admettre une telle filiation entre l'ontologie deleuzienne et la dialectique hégélienne ? Pour Bergen, la philosophie événementielle comme pensée de la différence pure constitue une position intenable. À ses yeux, une différence n'existe toujours qu'en entretenant une relation univoque avec les autres différences et seul le jeu des différences permet aux événements de se démarquer et de trouver une sorte d'identité temporaire. « Toute différence affirmative, écrit Bergen, ne se pose qu'en s'opposant (retour de la proposition dialectique) » (p. 675). En d'autres termes, le processus deleuzien de différenciation demeure pour Bergen un principe hégélien. L'auteure ne se contente pas seulement de relativiser les propos anti-hégéliens de Deleuze, mais elle défend aussi le caractère autopoïétique et non-identitaire de la dialectique hégélienne (p. 670). Comme si la loi formelle et générale du devenir exposée par Hegel devenait seconde par rapport aux accidents historiques générés par le mouvement dialectique. L'auteure peut ainsi annoncer les « fiançailles de la dialectique avec la nuit du chaos » (p. 11) en plus de dévoiler l'existence d'« affinités secrètes entre Hegel et Deleuze » (p. 664). Tout ce qui manque à l'ontologie deleuzienne pour être assimilée à la dialectique hégélienne, c'est le Savoir absolu. En effet, aucun point définitif et terminal ne peut exister dans l'univers « d'une pensée émancipée de toute substantialisation » (p. 392).

Cette interprétation audacieuse reprend à son compte le thème de la fin de l'histoire annoncée par Hegel et selon laquelle rien de ce qui est nouveau ne pourrait

échapper aux lois dialectiques de l'histoire. Mais peut-on réellement réduire la pensée de Deleuze à un moment de notre devenir culturel ? Le post-structuralisme peut-il être lu comme une simple antithèse de la pensée hégélienne ? La philosophie de la différence est-elle effectivement soumise à une logique de contradiction ? Est-elle victime des ruses de la raison historique ? On sait que la critique radicale de la dialectique hégélienne constitue une matrice commune à toutes les philosophies de la différence. Mais ces dernières sont-elles parvenues à neutraliser complètement l'*Aufhebung* ? C'est cette éventualité selon laquelle la pensée deleuzienne demeure captive de la dialectique hégélienne et de son principe de différenciation qui est mise à l'épreuve par Bergen. Deleuze aurait donc fait preuve d'une grande naïveté en croyant en avoir définitivement terminé avec Hegel.

Il faut saluer la tentative originale de l'auteure visant à relativiser les prétentions anti-hégéliennes de Deleuze. Mais il nous est en définitive difficile d'adhérer à son scepticisme quant à la possible intempestivité deleuzienne. Il faut aussi dire que, bien avant d'être un livre à thèse soutenant les « affinités secrètes entre Hegel et Deleuze », le livre se présente d'abord comme un ouvrage d'introduction à la pensée deleuzienne. Une véritable somme introductive, cependant, qui comporte près de 800 pages, dont une centaine sont réservées aux notes et aux références. Nous reconnaissons de nombreux mérites au livre de Bergen. Les rapports de Deleuze aux philosophes (dont Hume, Spinoza, Leibniz, Kant, Nietzsche et Bergson) sont bien exposés. Ce qui offre au lecteur l'occasion de s'initier aux principaux thèmes de la pensée deleuzienne : du rapport entre le virtuel et l'actuel jusqu'au principe d'individuation, en passant par l'Aïon comme temps de l'événement et par la rupture avec la psychanalyse. Le livre se divise en quatre parties portant respectivement sur l'ontologie événementielle, le temps, la différence et l'image de la pensée. Le début de la troisième partie où l'auteure brosse un tableau des philosophies de la différence en France durant les années 1960 et 1970 (p. 369-379) constitue un rappel éclairant et représentatif du soin particulier apporté par Bergen au choix des références.

ALAIN BEAULIEU
Université McGill

Lamonde, Yvan et Claude Lorin, *Louis-Joseph Papineau. Un demi-siècle de combats. Choix de textes et présentation*, Montréal, Fidès, 1998, 666 pages.

« On ne dispose, à propos de Louis-Joseph Papineau, ni d'une biographie récente ni d'une anthologie [...] ni d'une bibliographie de ses écrits ni d'un inventaire des archives de l'individu et de la famille » (p. 7). C'est ainsi que Claude Larin et Yvan Lamonde introduisent cette copieuse anthologie des textes de Papineau, qui court de 1815, année de son élection à la présidence de la Chambre d'Assemblée, à 1867, naissance de la Confédération, survenue quatre ans avant sa mort. Les quarante-neuf textes ainsi réunis, qui couvrent toute sa vie publique, sont présentés par ordre chronologique et s'échelonnent sur plus d'un demi-siècle, évoquant la carrière de celui qui fut non seulement le premier véritable politicien canadien-français, mais aussi un excellent épistolier et un redoutable orateur. Ces textes constituent une sélection représentative de ses prises de position publiques, depuis ses discours électoraux